

ETC



## La peinture, vous connaissez?

Entrevue avec Judith Wolfe

Judith Wolfe, Galerie Éric Devlin, Montréal. Du 3 septembre au 10 octobre 1998

Annie Molin Vasseur

Number 44, December 1998, January–February 1999

Art et humanisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35432ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Molin Vasseur, A. (1998). La peinture, vous connaissez? Entrevue avec Judith Wolfe / Judith Wolfe, Galerie Éric Devlin, Montréal. Du 3 septembre au 10 octobre 1998. *ETC*, (44), 19–22.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## LA PEINTURE, VOUS CONNAISSEZ ?

Judith Wolfe, Galerie Éric Devlin, Montréal. Du 3 septembre au 10 octobre 1998



Judith Wolfe, *Corps III*, 1995. Encre et acrylique sur papier népalais; 120 x 100 cm. Galerie Éric Devlin, Montréal. Photo: Guy L'Heureux.

Cette question m'a été posée alors que je m'attachais devant « une peinture », un tableau, qui se trouvait seul parmi des photographies, installations, vidéos, et nouvelles technologies diverses. Bref, au milieu de ce qu'on appelle communément une exposition d'art contemporain.

La question m'est revenue en mémoire alors que je regardais le travail de Judith Wolfe, précisément une exposition de peinture. La phrase portait plus que son interrogation première et semblait dire : Y a-t-il encore de la peinture ? Pour toute réponse, une autre question me venait à l'esprit : comment une ou un artiste, conscient que le champ de l'art contemporain

actuel tourne plutôt le dos à ce médium, a-t-il le courage de peindre aujourd'hui, si ce n'est pour son propre plaisir ?

Repassaient dans ma tête d'autres interrogations et discussions entre artistes et intervenants de l'art où, autour de quelques verres, on débattait de la peinture. Après que Dieu soit mort, tous les saints y sont passés avec les objets de cultes, et la peinture qui les glorifiait, morte aussi. Il est vrai qu'il y a déjà belle lurette, photographie naissant, qu'on sait qu'on ne peut pas photographier Dieu ni ses saints et qu'après la disparition des rois, il ne restait plus que la dite « bourgeoisie » à peindre, puis vint le tour... J'allais descendre



Judith Wolfe, *Corps II*, 1995. Encre et acrylique  
sur papier népalais; 120 x 100 cm. Galerie Éric Devlin, Montréal. Photo: Guy L'Heureux.

l'échelle sociale jusqu'au plus commun des mortels, ce que la photographie a bien entendu entrepris au début de ce siècle, mais elle ne s'est pas arrêtée là, abandonnant la rue pour l'abstraction. Et la peinture ? Elle n'a pas demandé son reste, elle aussi désertant depuis longtemps la figure humaine. Alors, en quoi ne traduirait-elle pas son époque ? Serait-ce une question de médium ? Lequel ou lesquels témoignent de cette fin de siècle et comment ? Si je me fais l'avocate du diable, j'entends celui-ci me souffler que les nouvelles technologies signent le champ de l'art actuel, révélant l'ère de la communication où les images sont « V.A.K.O. ». Comprenons : visuelles, auditives, kinesthésiques, olfactives et gustatives. Virtuelles et fictives, bien sûr. J'entends par ailleurs le chœur des peintres s'indigner et dire que la peinture existe, que tous les débats sur la mort de l'art n'y feront rien, que la peinture est là, qu'elle n'en sortira pas. Serait-elle la dernière, elle serait celle-là... qu'elle a son public, se vend... Je n'insiste pas.

Moi qui ai horreur du blanc contre le noir, toujours à la recherche d'une utopique harmonie, je dois m'avouer ici coincée entre la modernité (en avant tous) et la post-modernité (rien de nouveau sous le soleil). Prendre parti pour les nouvelles technologies serait intelligent; schématiquement, ce serait opter pour le pouvoir : l'art qu'on subventionne en priorité, qu'on expose et qu'on vend très cher à très peu de gens. Prendre partie pour la peinture serait rejoindre la veuve et l'orphelin, ceux qu'on peint encore ou de nouveau. Mais on m'a prévenue que les défendre serait signer mon propre état de victime, à l'image d'une peinture qui se vend souvent peu cher et à beaucoup de gens. Pas très intelligent ? Et de me souffler, elle a de l'âme, la peinture, vous savez ? Je laisse Dieu et Diable en débattre car me vient une autre question : où et quand l'art est-il autre que totalitarisme ou victimisation ? Je n'insisterai pas encore sur la nécessité d'une lecture des valeurs naissantes, mais il faudra

bien qu'un jour « figurent » concrètement dans nos vies et en art de nouveaux paradigmes personnels et sociaux réconciliant nos pauvres cerveaux gauches et droits. Et qui dit que la peinture n'y participera pas ? Témoignera-t-elle d'une décadence historique ou d'un renouveau cyclique ? Sera-t-elle abstraite ou plus certainement figurative ? Nos « arrière-petits-neveux », dirait Balzac, seront seuls à le savoir. J'arrêterai ici la suite des questions qui font écho à la première : *la peinture, vous connaissez ?*, sachant que certains d'entre nous connaissent bien la musique et ont des réponses. Et puis, la peinture a « Dieu merci » encore des adeptes, comme le montrent quelques expositions récentes.

Alors, autant laisser la parole à ceux qui en font, à ces artistes qui contre vents et marées ne doutent pas de la peinture. Je retranscris plus loin quelques extraits d'un court entretien que m'a accordé Judith Wolfe, de passage à Montréal pour son exposition. D'origine new yorkaise, elle vit à Paris depuis 30 ans. Venant de l'expressionnisme, elle a étudié avec Kokoschka et par la suite, elle a été marquée surtout par Matisse, Kandinsky et par les peintres américains de l'école de New York. Son exposition est composée d'œuvres tirées de plusieurs séries. Les séries « Nomades » et « Corps », œuvres à l'encre de chine et à l'acrylique, sur papier népalais, symbolisent des corps humains. Inscrits dans un espace contraignant, ils sont traduits dans une dialectique peinture/dessin où « solitudes et dangers se croisent ». La série « Flowers » accentue la géométrie d'un environnement urbain limitant la nature. Enfin, dans « le jardin argenté », les peintures à l'encre de chine, toujours sur même papier, m'ont particulièrement touchée par l'immédiateté et la justesse du geste. Toutes ces séries confrontent le vide et le plein, débordant le cadre pictural assigné par l'artiste, en faisant appel à des réserves de blanc, contrepoints d'une coloration souvent intense.

**Annie Molin Vasseur :** *Judith, on a fréquemment dit de vous que vous étiez une coloriste, et vos grandes surfaces colorées l'attestent, mais depuis très longtemps, le collage déborde le champ de votre peinture, incluant le dessin, la déchirure, l'écriture... Comment vous situez-vous ?*

**Judith Wolfe :** Ma peinture peut être subjective ou emblématique, mais jamais naturaliste. J'aime travailler sur du papier dont la matière est vivante. Souvent peints au sol, ces papiers sont ensuite déchirés, superposés, collés au mur... permettant une recomposition où viennent s'ajouter des traces de pastels, encre, etc., jusqu'à ce que les œuvres atteignent leur propre autonomie. Je choisis souvent de les présenter librement au mur, comme elles ont été conçues dans la mobilité de leur création, mais

elles peuvent également être marouflées. Le premier geste vient d'une structure intériorisée, le second d'un regard de distance. Le collage est un acte de reconstruction, de transformation, brisant une forme convenue pour construire une forme nouvelle pour moi. La peinture est une aventure. Je ne sais jamais ce que je vais découvrir. Parfois, suite à un travail de collage, survient une forme qui jaillit directement en peinture. Il me paraît indiscutable, dans mon travail, que le collage soit un moyen de faire une recherche picturale qui n'a pas de limites et qu'il peut renouveler sans cesse ma peinture.

**A. M. V. :** *Que dire de la place de la peinture en art contemporain ?*

**J. W. :** La peinture n'a jamais disparu. Elle est produite par des artistes parfois ignorés ou très reconnus. Beaucoup d'artistes, qui font un travail sérieux, ont besoin de cette forme d'expression. Je donne des cours de peinture, depuis plus de dix ans, dans une université, à Paris, et je suis frappée par la demande des étudiants, qui par ailleurs reçoivent une importante formation en multimédia. Cela renforce ma conviction que la peinture représente une activité humaine essentielle. La peinture est une pensée. On ne peut pas l'aborder aujourd'hui sans la penser.

**A. M. V. :** *La peinture témoigne-t-elle actuellement de notre vécu ?*

**J. W. :** Je pense que la peinture peut témoigner de son temps, mais peut-être pas tous les artistes. L'installation, par exemple, se traduit par une organisation de l'espace particulièrement appropriée aujourd'hui à une forme de critique ou d'expression d'une idée. Elle est très spectaculaire, à une époque où on réclame du spectacle. La peinture, par contre, exige temps et intériorité et son propre espace, mais elle peut trouver sa place dans une installation, de manière inédite. Des formes nouvelles et des inscriptions qui bouleversent notre façon de voir peuvent s'y rencontrer. Dans les années à venir, j'espère que la peinture n'aura pas à être évacuée ou dévalorisée comme expression inappropriée de l'époque, mais pourra prendre une place de plus en plus grande. Ce sont les jeunes générations qui feront la synthèse. Avec la monumentalité des œuvres, certains peintres (américains notamment) ont ouvert une voie en renversant le rapport à l'espace. Le spectateur s'est vu confronté à une peinture de grandes dimensions (abandonnée pour un temps) qui changeait le regard, la sensation par rapport aux mesures de son corps. L'impact des grands formats reste très important. Quand on entre dans une cathédrale gothique, on est autrement ému que lorsqu'on entre dans une maison. L'échelle d'une œuvre est déterminante, le très petit se justifie au même titre que le très grand. Dans un enseignement artistique riche et diversifié, j'estime que la peinture est nécessaire pour former le regard, donner le sens de la couleur, de la structure, de l'espace, de la sensualité de la matière, de la sensation corporelle... Depuis un certain nombre d'an-



Judith Wolfe, *Le jardin argenté*, 1994. Encre sur papier népalais; 125 x 97 cm. Galerie Éric Devlin, Montréal. Photo: Guy L'Heureux.

nées, l'émotion a été évacuée dans beaucoup d'œuvres de jeunes artistes. Autant je pense que la mise à distance est nécessaire dans l'œuvre, autant je suis troublée par sa désincarnation visuelle actuelle. Je trouve cela inquiétant, même si on priorise l'art qui fait réfléchir. Pour moi, la force d'une œuvre ne dépend pas du médium utilisé. Je peux être aussi bouleversée par les grandes installations et vidéos de Mona Hatoum que par les peintures de Francis Bacon dont la dernière exposition, bien qu'extrêmement dure, était magnifique. Je suis ouverte à toutes les œuvres très habitées qui ont une force intérieure.

**A. M. V. :** *Est-ce que l'authenticité suffit pour exprimer la force d'une œuvre ?*

**J. W. :** C'est en tout cas un facteur très important. La puissance d'une œuvre provient de quelque chose de mystérieux, de plus complexe et de plus subtil, que l'on n'arrivera probablement jamais à cerner. Heureusement ! On a peur aujourd'hui du sensible. On privilégie en France et à l'international des œuvres plutôt mentales.

**A. M. V. :** *Cela exclut beaucoup la peinture ?*

**J. W. :** Elle me semble souvent exclue, me semble-t-il, à tort. C'est peut-être l'expression artistique la plus exigeante à réaliser aujourd'hui, mais elle donne une grande autonomie à l'artiste. Il n'est tributaire de rien d'autre que de pigments et de pinceaux. C'est une quête de simplicité. Quelle modestie dans ce geste millénaire ! La peinture représente une forme de résistance importante à la tyrannie des images convenues et à la standardisation de la culture. En même temps, on peut ressentir une très grande

solitude face à soi-même et on doit développer une pensée qui soit à l'heure de son temps. Je crois que dans le futur, une nouvelle génération d'artistes va développer une autre forme d'art qui empruntera autant à la peinture qu'à l'ordinateur ou à tous les autres apports en art visuel. Pour moi, Bill Viola est un de ceux qui, déjà actuellement, approchent le plus une nouvelle dimension poétique dans ce domaine de recherche.

**A. M. V. :** *Dans votre travail, la peinture reste proche d'un contenu social, politique, voire d'une quête personnelle à travers les autoportraits. D'un certain lyrisme aussi ?*

**J. W. :** Je cherche avant tout à remettre l'humain au centre de nos préoccupations. C'est probablement pourquoi le corps s'est réinscrit dans ma production, après des années d'abstraction. Faire de la peinture, c'est prendre des risques; je me sens tout à fait contemporaine dans mon contenu.

**A. M. V. :** *Comment dire en peu de mots ce que vous cherchez ?*

**J. W. :** Une réaffirmation de la liberté, de nouvelles valeurs humanistes. J'essaie de témoigner de la conscience de nos fragilités et de nos forces. Ma peinture est une quête d'espoir qui passe par le jeu et la jouissance. Je ne comprends pas pourquoi la peinture est si souvent méprisée.

ENTREVUE DIRIGÉE PAR ANNIE MOLIN VASSEUR